

Platon

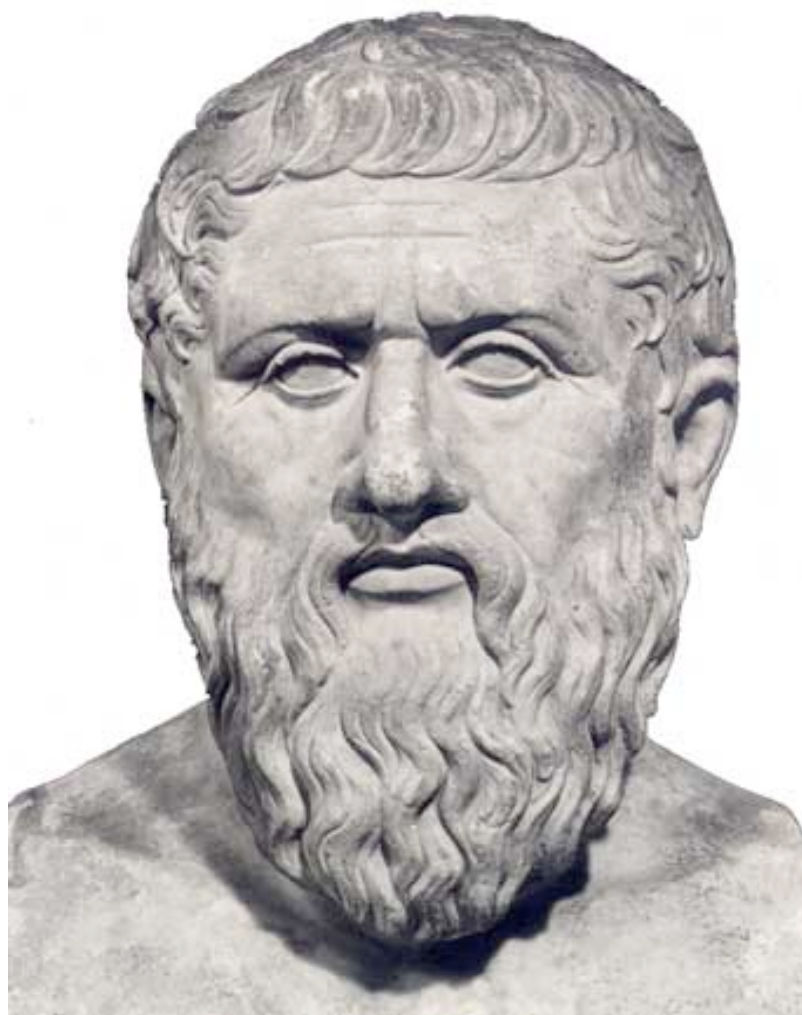
La République (extraits)

(L. VI, 508a - fin; VII, 514a - 521b)

Traduction de **Léon Robin** (1866 - 1947)

Édition électronique (ePub) v.: 1,0 : Les Échos du Maquis, 2011.

Note sur cette édition	4
La République	5
Livre VI	6
V. L'idée du Bien. (504d - 508a)	6
Le Soleil, image du Bien. (508a - 511e)	11
Livre VII	17
I. Le mythe de la Caverne. (514a - 517a)	17
II. Interprétation du mythe. (517a - 521b)	20



Platon

La République (extraits)

(L. VI, 508a - fin; VII, 514a - 521b)

Traduction de **Léon Robin** (1866 - 1947)

Édition électronique (ePub) v.: 1,0 : Les Échos du Maquis, 2011.

Note sur cette édition

Nous présentons ici un extrait de la *République* de Platon: Livre VI, 508a-fin et Livre VII, 514a-521b, qui offre notamment l'«Analogie de la ligne» et l'«Allégorie de la Caverne».

Le texte de cette édition électronique est fidèle à la traduction de Léon Robin.

Nous avons toutefois opté pour une présentation classique des dialogues (à la ligne lors des changements de locuteurs). Nous avons également éliminé les nombreux «dit-il», «repris-je», «répondit-il»... qui alourdissent le texte, et ce, bien que ces locutions se trouvent dans les manuscrits originaux, tout autant que dans la traduction.

Les indications de chapitres ou de sections n'existent pas dans les textes originaux et sont imaginées par le traducteur. Nous les avons tout de même reprises, puisqu'elles rendent possible une navigation utile dans le texte.

Les quelques notes du traducteur qui sont reportées, entièrement ou en partie, sont identifiées (N.d.T.), les nôtres par (N.d.É.)

Les Échos du Maquis, mai 2011.

La République

(ou de la justice)¹

¹ Ces sous-titres aux dialogues de Platon ne sont pas de lui. Cependant, on les retrouve associés aux textes très tôt dans l'histoire. (Cf. Diogène Laërce, *Vies et doctrines des philosophes illustres.*) (N.d.É.)

Livre VI

(...)

V. L'idée du Bien. (504d - 508a)

Adimante: Alors, c'est donc que le plus important n'était pas tout ce que nous avons passé en revue, la justice et le reste, et il y a quelque chose qui importe encore plus?

Socrate: Qui importe encore plus. En outre, de ces vertus mêmes ce n'est pas une ébauche que nous devons, ainsi qu'à présent, avoir contemplée; ce que nous devons plutôt, c'est ne pas en négliger la mise en œuvre la plus achevée. N'est-il pas risible que, pour d'autres choses qui sont de peu de prix, [e] on fasse tout et de toutes ses forces pour qu'elles soient dans l'état le plus exact et le plus net qu'il soit possible, tandis que celles qui sont les plus importantes, ne sont pas jugées dignes aussi des plus importants efforts d'exactitude?

Adimante: Risible? Ah! je crois bien! Qu'est-ce cependant que cette étude qui est la plus importante? quel en est, selon toi, l'objet? Te figures-tu qu'on va te laisser t'en aller sans t'avoir interrogé là-dessus?

Socrate: Ce n'est pas précisément ce que je me figure, et tu n'as qu'à m'interroger! En tout cas, c'est une chose dont tu ne m'as pas peu de fois entendu parler; mais à présent, ou bien tu n'as pas la chose en tête, ou bien tu as encore en tête de me susciter des embarras en me prenant à partie! [505a] C'est cela plutôt que je crois: qu'en effet il n'y ait pas de plus important objet d'étude que la nature du bien, c'est une chose au moins que tu as souvent entendue: car c'est précisément en recourant à cette nature que toute action juste ou autre action analogue en viennent à rendre service et à être utiles. Et, à cette heure, tu n'es pas sans savoir que c'est cela que je vais te répondre en y ajoutant que cette nature, nous ne la connaissons pas de façon suffisante. Mais, faute de la connaître, fussions-nous par hypothèse instruits au suprême degré de tout le reste, cette nature exceptée, alors, tu le sais bien, il n'y aurait rien qui nous fût utilité! pas plus que ne nous le serait [b] la possession de quelque chose, le bien en étant excepté. À moins que tu ne croies qu'on gagne rien à posséder quoi que ce soit, lorsque cette possession n'est pas bonne? ou à penser, à l'exception du bien, tout le reste, sans avoir rien de beau ni de bon dans la pensée?

Adimante: Ah! non, je ne le crois pas, par Zeus!

Socrate: Mais, bien sûr, voici au moins une chose que tu n'ignores pas, c'est qu'au jugement de la foule, le bien est le plaisir, tandis que, pour des gens plus délicats, c'est la pensée.

Adimante: Comment l'ignorerais-je?

Socrate: Et même, mon cher, que les partisans de cette dernière opinion ne sont pas en état de faire voir quelle est cette pensée, mais qu'ils sont finalement contraints de déclarer que c'est la pensée du bien.

Adimante: Et ma foi! tout à fait ridiculement!

Socrate: Comment en effet, ne le serait-ce pas, [c] puisque, tout en nous faisant, justement, grief de ne pas avoir de connaissance du bien, ils nous parlent comme à des gens qui en auraient la connaissance? Car, en déclarant du bien qu'il est pensée du bien, ils font d'autre part comme si nous comprenions ce qu'ils disent quand ils prononcent le mot «bien».

Adimante: C'est très vrai.

Socrate: Que dire maintenant de ceux qui définissent le bien comme étant le plaisir? Y a-t-il chez eux moindre plénitude de divagation que chez les autres? Est-ce que, pareillement, ils ne sont pas contraints de convenir qu'il y a des plaisirs qui sont mauvais?

Adimante: Oui, absolument!

Socrate: Ce qui leur arrive en conséquence, c'est donc, je crois, de convenir [d] que les mêmes choses son bonnes et mauvaises; n'est-ce pas en effet cela?

Adimante: Sans conteste!

Socrate: Ainsi, que sur ce sujet il s'élève en foule d'importantes contestations, c'est chose claire?

Adimante: Comment ne le serait-ce pas?

Socrate: Mais quoi? Ceci n'est-il pas clair, que, en matière de justice et de moralité, ce que bien des gens choisiraient de faire, de posséder, de s'en donner réputation, ce serait ce qui est réputé tel, quand bien même cela ne serait point? tandis qu'en matière de biens nul ne se contente plus de posséder ceux qu'on répute tels, mais tout le monde recherche ceux qui sont réels, et, à partir de ce moment, dédaigne la réputation de les posséder?

Adimante: Ah! je crois bien!

Socrate: Cela donc, que recherche toute âme, [e] c'est aussi en vue de cela qu'elle fait tout ce qu'elle fait, conjecturant que c'est vraiment quelque chose, mais embarrassée et incapable de saisir suffisamment ce que ce peut bien être; non moins incapable de se faire à ce sujet une conviction aussi solidement confiante qu'à propos des autres objets (ce qui d'ailleurs est cause aussi qu'elle n'atteint pas ce qu'il pouvait y avoir d'utilité dans ces autres objets); faut-il donc que de cet objet-là, étant tel et ayant une si grande importance, [506a] nous disions qu'il doit conserver une pareille obscurité, même pour les hommes dont

il s'agit, qui sont les meilleurs dans l'État et aux mains desquels nous mettrons toutes choses?²

Adimante: Non, dit-il, il ne le faut pas du tout!

Socrate: Je crois tout au moins, que justice et moralité, quand le rapport est ignoré sous lequel ce sont des choses bonnes, ne possèdent pas pour elles-mêmes de gardien qui mérite beaucoup d'estime, si c'est un gardien ignorant ce rapport! Or, je conjecture que, avant de le connaître, nul ne connaîtra suffisamment justice et moralité.

Adimante: Tu as en effet raison de le conjecturer.

Socrate: Ainsi, il y aura eu parfait arrangement de notre régime politique, [b] quand aura l'œil sur lui un gardien de cette sorte, celui qui a la science de ces choses.

Adimante: C'est forcé! Mais encore, Socrate, que prétends-tu, toi, que soit le bien? est-ce le savoir? est-ce le plaisir? ou quelque autre chose en dehors de celles-là?

Socrate: Le voilà bien, le gaillard! Il y a longtemps que c'était parfaitement clair pour moi, que tu ne te contenterais pas de l'opinion des autres là-dessus!

Adimante: C'est qu'il ne m'apparaît pas non plus, Socrate, qu'il soit équitable d'être à même de parler des doctrines d'autrui, quand on ne dit rien des siennes propres, alors qu'on a si longtemps travaillé ces questions.

Socrate: Qu'est-ce à dire? [c] est-il équitable selon toi qu'on parle de ce qu'on ne sait pas comme si on le savait?

Adimante: En aucune façon, bien sûr comme si on le savait! Mais qu'on accepte néanmoins de dire ce que l'on croit, en tant qu'on le croit!

Socrate: Que dis-tu là? Ne t'es-tu pas rendu compte quelle laideur il y a toujours dans les opinions que le savoir n'accompagne pas? Parmi elles, les meilleures sont aveugles: serait-ce ton avis qu'entre un aveugle qui suit le bon chemin, et celui qui a sur quelque chose une opinion vraie sans que celle-ci soit accompagnée d'intelligence, il y ait quelque différence à faire?

Adimante: Aucune.

Socrate: Mais souhaites-tu contempler ce qui est laid, aveugle, tors, [d] quand tu as la possibilité d'entendre, d'autres bouches que de la mienne, des choses aussi brillantes que belles?

² Le contexte du dialogue illustre la recherche de ceux qui pourraient être les meilleurs gouvernants, philosophes et législateurs, et décrit les qualités requises pour ces fonctions, telles qu'elles devraient se trouver réunies chez les mêmes individus. (N.d.É.)

Adimante: Au nom de Zeus! Socrate, ne va pas te détacher de la question comme si tu en avais atteint le terme! Nous nous en contenterons en effet, quand bien même la méthode qui t'a servi en parlant de la justice, de la tempérance et du reste, tu l'emploierais aussi pour parler sur le bien!

Socrate: Moi aussi je m'en contenterai tout à fait, mon camarade! Cependant prends garde que je n'en sois pas capable, sans que, par mon inconvenance et malgré ma bonne volonté, je prête à rire à mes dépens! Du moins, ce que peut être le bien en lui-même, voilà une question, hommes bienheureux, à laquelle il nous faut donner son congé [e] pour le moment; car (ce point est pour moi évident) c'est trop attendre de la façon dont présentement nous nous y attaquons, qu'on parvienne, au moins pour le moment, jusqu'à ce qu'il m'en semble. Mais le rejeton du bien, l'être qui a le plus de ressemblance avec lui, je consens à vous parler de lui, si de votre côté vous l'avez pour agréable. Sinon, bonsoir!

Adimante: Allons! parle! Une autre fois tu nous revaudras l'histoire du père!

Socrate: J'aimerais bien que nous fussions capables, moi, [507a] de vous payer cette dette, et vous, de la recouvrer! au lieu de nous en tenir, comme c'est pour le moment le cas, aux seuls intérêts! Recouvrez donc, tout au moins, le fruit, le rejeton du bien lui-même; prenez garde néanmoins que je n'aie vous tromper, sans le vouloir, en m'acquittant, parce que j'aurais mal calculé pour le produit!

Adimante: Nous serons sur nos gardes, dans la mesure de nos moyens! Allons! tu n'as qu'à parler.

Socrate: Oui, après m'être mis d'accord avec vous et avoir fait appel à vos souvenirs sur des phrases dont nous nous sommes servis précédemment et que nous avons déjà maintes fois prononcées en d'autres occasions.

Adimante: [b] Quelles phrases?

Socrate: Qu'il y a une pluralité de choses belles, une multiplicité de choses bonnes, dont nous énonçons l'existence à ce titre de choses multiples et nommément distinctes...

Adimante: Nous l'énonçons en effet.

Socrate: Et aussi, qu'il existe un beau qui est cela précisément, un bon qui est cela précisément, et semblablement pour toutes les choses que nous posions naguère dans leur multiplicité; en les posant maintenant, au rebours, selon ce qu'il y a d'un dans la nature de chacune, alors, comme si cette nature existait dans son unicité, nous appliquons à chacune la dénomination: «ce que cela est».

Adimante: C'est cela.

Socrate: En outre, des premières nous déclarons qu'on les voit, mais qu'on n'en a pas l'intelligence; tandis qu'au contraire les natures unes, on en a l'intelligence, [c] mais on ne les voit pas.³

Adimante: Hé! oui, parfaitement.

Socrate: Or, quelle est en nous la fonction qui nous permet de voir ce qui est visible?

Adimante: La vue.

Socrate: Mais, c'est aussi l'ouïe pour les audibles, et les autres sens pour la totalité des sensibles?

Adimante: Belle question!

Socrate: Et maintenant, as-tu réfléchi sur l'excès de dépense qu'a exigé du fabricant de nos sens la fabrication, par lui, de la propriété aussi bien de voir que d'être vu?

Adimante: Je n'y ai guère réfléchi.

Socrate: Eh bien! examine la chose de cette façon: y a-t-il quelque réalité dont l'ouïe et la voix aient un besoin complémentaire, et qui, appartenant à un autre genre, permet à l'une d'entendre, à l'autre d'être entendue? un troisième terme, [d] faute de l'apparition complémentaire duquel la première n'entendra pas, la seconde ne sera pas entendue?

Adimante: Ils n'ont absolument besoin de rien d'autre.

Socrate: Or, je crois bien que d'autres propriétés en grand nombre, pour ne pas dire toutes, n'ont pas davantage besoin d'un semblable complément. Peut-être, toi, es-tu à même d'en nommer une?

Adimante: Non, pas moi!

Socrate: Mais ne réfléchis-tu pas que la propriété de voir et d'être visible comporte ce besoin?

Adimante: Comment?

Socrate: Voici, je suppose, l'existence de la vue dans les yeux, voici l'homme doué de la vue entreprenant de s'en servir, voici la couleur présente au-dedans des yeux: faute de l'apparition complémentaire d'un troisième genre de chose, [e] naturellement approprié à cette fin même, la vue, tu ne l'ignores pas, ne verra rien, les couleurs seront invisibles.

Adimante: Qu'est-ce que ce genre de chose dont tu parles?

³ Énoncé conforme à la théorie des Formes Intelligibles, pour laquelle l'Idée, intelligible, n'est pas perceptible dans le sensible ou abstraite de celui-ci, alors que ce dernier, perceptible, n'est pas intelligible comme tel, sans recours à l'Idée à laquelle il «participe». (N.d.É.)

Socrate: Précisément celui que toi, tu appelles lumière.

Adimante: C'est la vérité!

Socrate: Tu le vois, ce n'est pas à la mesure d'une misérable sorte de chose que le lien qui lie entre elles la sensation de voir et la propriété d'être vu l'emporte en valeur [508a] sur les autres modes de liaison..., s'il est vrai que ce ne soit pas une chose sans valeur, que la lumière!

Adimante: Une chose sans valeur? mais non certainement, il s'en faut de beaucoup!

Socrate: Mais auquel des Dieux qui sont dans le Ciel peux-tu rapporter la maîtrise sur ce dont la lumière fait que, le plus parfaitement possible, la vue voie et que les visibles soient vus?

Adimante: Celui-là même auquel tu la rapportes, toi comme les autres, car c'est manifestement le Soleil que concerne ta question.

Le Soleil, image du Bien. (508a - 511e)

Socrate: Dis-moi, le rapport de ce Dieu envers la vue n'est-il pas, de nature, comme voici?

Adimante: Comment?

Socrate: Ce n'est pas la vue qui est le soleil, ni la vue elle-même, ni ce dans quoi la vue se produit, ce que précisément nous nommons l'œil...

Adimante: [b] Non, en effet!

Socrate: ...cependant, de tous les organes qui se rapportent à nos sensations, du moins n'y en a-t-il pas qui, plus que l'œil, soit, je pense, apparenté au soleil.

Adimante: Et même de beaucoup!

Socrate: Aussi bien, en outre, la propriété qu'il possède, n'est-ce pas de celui-ci qu'il la tient, la mettant en réserve comme un trésor qui se coule en lui?

Adimante: Hé! absolument.

Socrate: Mais est-ce que le soleil, s'il n'est pas la vue, en étant, d'un autre côté, la cause, n'est pas aussi vu par celle-ci?

Adimante: Exactement.

Socrate: Voici donc la déclaration à faire: c'est le Soleil que je dis être le rejeton du Bien, rejeton que le Bien a justement engendré dans une relation semblable à la sienne propre: [c] exactement ce qu'il est lui-même dans le lieu intelligible, par rapport à l'intelligence comme aux intelligibles, c'est cela qu'est

le Soleil dans le lieu visible, par rapport à la vue comme par rapport aux visibles.

Adimante: Qu'est-ce à dire? recommence ton exposé.

Socrate: Les yeux, quand on ne les tourne plus vers ces objets sur les couleurs desquels s'épandent, au lieu de la lumière du jour, les feux nocturnes, n'ont-ils pas alors une vision affaiblie, proche évidemment de ce qu'ils seraient étant aveugles et comme si la vue n'existait plus en eux dans son intégrité?

Adimante: Ah! je crois bien!

Socrate: Mais, quand c'est vers les objets dont le soleil illumine les couleurs, [d] alors ils voient clair et l'existence de la vue en ces mêmes yeux est évidente.

Adimante: Sans conteste!

Socrate: Eh bien! conçois aussi, semblablement, de la façon que voici, l'œil de l'âme: quand ce dont il y a illumination est la vérité aussi bien que l'existence, et que là-dessus s'est appuyé son regard, alors il y a eu pour lui intellection et connaissance, et il est évident qu'il possède l'intelligence. Mais, quand c'est sur ce qui a été mélangé d'obscurité qu'il s'est appuyé, sur ce qui naît et périt, alors il opine, sa vision est affaiblie, c'est un bouleversement sans arrêt de ses opinions, et, inversement, il a l'air de ne point posséder l'intelligence.

Adimante: Il en a l'air en effet.

Socrate: Eh bien! ce principe [e] qui aux objets de connaissance procure la réalité et qui confère au sujet connaissant le pouvoir de connaître, déclare que c'est la nature du Bien! Représente-la-toi comme étant cause du savoir et de la réalité, il est vrai en tant que connue; mais, en dépit de toute la beauté de l'une et de l'autre, de la connaissance comme de la réalité, si tu juges qu'il y a quelque chose de plus beau encore qu'elles, correct sera là-dessus ton jugement! Savoir et réalité, d'autre part, sont analogues à ce qu'étaient, dans l'autre cas, [509a] lumière et vue: s'il était correct de les tenir pour apparentés au soleil, admettre qu'ils soient le soleil lui-même manquerait de correction; de même, ici encore, ce qui est correct, c'est que savoir et réalité soient, l'un et l'autre, tenus pour apparentés au Bien; ce qui ne l'est pas, c'est d'admettre que n'importe lequel des deux soit le Bien lui-même; la condition du Bien a droit au contraire d'être honorée à un plus haut rang!

Adimante: Beauté inimaginable, à t'entendre, si savoir et réalité en sont les produits et que le Bien lui-même les surpasse en beauté! Au moins, il est bien sûr que, d'après toi, le bien ce n'est pas le plaisir...

Socrate: Surveille ta langue! Approfondis plutôt, de la nouvelle façon que voici, l'examen de l'image que je me fais du bien.

Adimante: [b] Comment?

Socrate: Le soleil diras-tu alors, ne donne pas aux visibles, je crois, la propriété seulement d'être vus, mais encore celle de venir à l'existence, de croître, de subsister, quoique venir à l'existence ne soit pas son fait.

Adimante: Comment en effet le serait-ce?

Socrate: Eh bien! pour les connaissables aussi, ce n'est pas seulement, disons-le, d'être connus qu'ils doivent au Bien, mais de lui ils reçoivent en outre et l'existence et l'essence, quoique le Bien ne soit pas essence, mais qu'il soit encore au-delà de l'essence, surpassant celle-ci en dignité et en pouvoir!

[c] *Glaucon* eut alors une exclamation tout à fait risible: «Apollon! dit-il, quelle prodigieuse supériorité!»

Socrate: En fait, c'est toi le responsable, en me contraignant à dire là-dessus ce qu'il m'en semble!

Glaucon: En tout cas, ne t'interromps pas du tout, ou, si tu le fais en quelque point, que pourtant en revanche ce ne soit pas dans l'exposé de la comparaison relative au soleil, si tu y vois quelque omission...

Socrate: Mais en vérité, ce que j'y ometts ne se compte pas!

Glaucon: Eh bien! dit-il, ce n'est pas non plus une petite chose que je t'enjoins de ne pas laisser de côté!

Socrate: Je crois que c'est même beaucoup! Malgré tout, dans la mesure au moins où c'est possible à présent, je ne ferai point d'omission volontaire.

Glaucon: Garde-t'en bien en effet.

Socrate: [d] Alors, mets-toi donc dans l'esprit qu'il existe deux maîtres, à ce que nous disons; que l'un d'eux règne sur le genre intelligible, sur le lieu intelligible, l'autre, de son côté, sur l'*horaton*, disons le visible, pour éviter qu'en disant sur l'*ouranos*, sur le ciel, je ne te semble jouer subtilement sur le mot⁴! Quoi qu'il en soit de cela, tu as là deux espèces, n'est-ce pas? l'espèce visible, l'espèce intelligible.

Glaucon: Je les ai.

Socrate: Sur ce, prends, par exemple, une ligne sectionnée en deux parties, qui sont deux segments inégaux; sectionne à nouveau, selon le même rapport, chacun des deux segments, celui du genre visible comme celui du genre intelligible. Ainsi, eu égard à une relation réciproque de clarté et d'obscurité, tu obtiendras, dans le visible, ton deuxième segment, [e] les copies: par copies, j'entends premièrement [510a] les ombres portées, en second lieu les images réfléchies sur la surface de l'eau ou sur celle de tous les corps qui sont à la fois compacts, lisses et lumineux, avec tout ce qui est constitué de même sorte. Je suppose que tu me comprends.

⁴ Jeu de mots intraduisible; *ouranos*, ciel; *oraton*, visible. (N.d.É.)

Glaucon: Mais oui, je te comprends!

Socrate: Pose alors l'autre segment auquel ressemble celui-ci, les animaux de notre expérience et, dans son ensemble, tout le genre de ce qui se procréé et de ce qui se fabrique.

Glaucon: Je le pose.

Socrate: Accepterais-tu en outre de parler d'une division du visible sous le rapport de la vérité et de l'absence de vérité? Ce que l'opposable est au connaissable, la chose faite en ressemblance le serait à ce dont elle a la ressemblance?

Glaucon: [b] Je l'accepte, et de tout cœur!

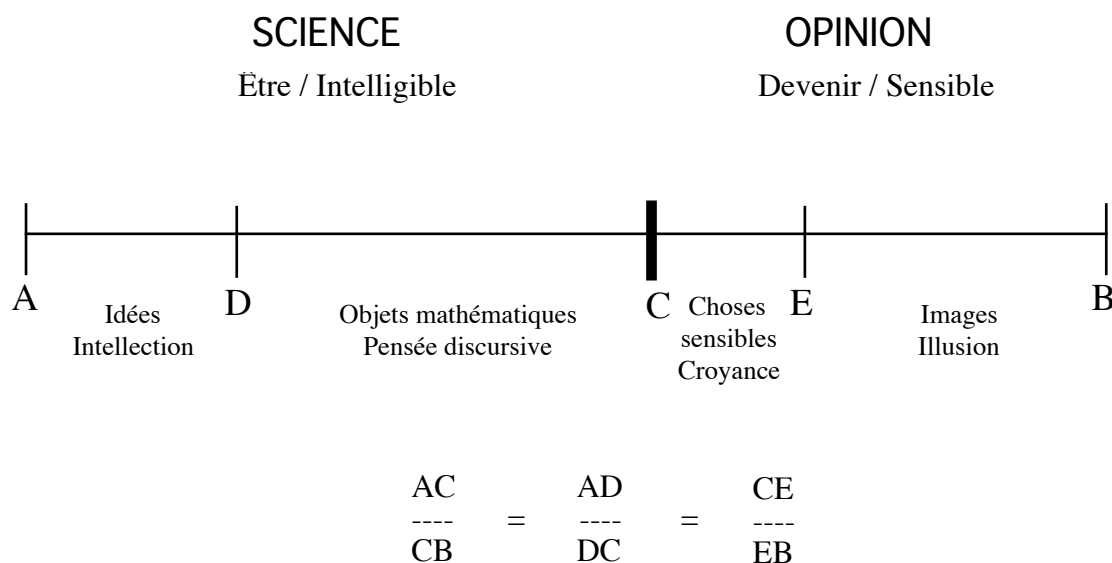
Socrate: Examine maintenant de quelle façon aussi la section de l'intelligible devra, à son tour, être sectionnée.

Glaucon: De quelle façon?

Socrate: De cette façon: dans une des sections de l'intelligible, l'âme, traitant comme des copies les choses qui précédemment étaient celles que l'on imitait, est obligée dans sa recherche de partir d'hypothèses, en route non vers un principe, mais vers une terminaison; mais, en revanche, dans l'autre section, avançant de son hypothèse à un principe anhypothétique, l'âme, sans même recourir à ces choses que justement dans la première section on traitait comme des copies, poursuit sa recherche à l'aide des natures essentielles, prises en elles-mêmes, et en se mouvant parmi elles.⁵

Glaucon: Le langage que tu tiens, je ne le comprends pas pleinement.

⁵ C'est l'«analogie de la ligne» (N.d.É.)



Socrate: Eh bien! recommençons! [c] Après les explications que voici, tu comprendras en effet plus aisément. Ceux qui travaillent sur la géométrie, sur les calculs, sur tout ce qui est de cet ordre (tu dois, je pense, le savoir), une fois qu'ils ont posé par hypothèse l'existence de l'impair et du pair, celle des figures, celle de trois espèces d'angles, celle d'autres choses encore de même famille selon chaque discipline, procèdent à l'égard de ces notions comme à l'égard de choses qu'ils savent; les maniant pour leur usage comme des hypothèses, ils n'estiment plus avoir à en rendre nullement raison, ni à eux-même, ni à autrui, comme si elles étaient claires pour tout le monde; puis, les prenant pour point de départ, [d] parcourant dès lors le reste du chemin, ils finissent par atteindre, en restant d'accord avec eux-mêmes, la proposition à l'examen de laquelle ils ont bien pu s'attaquer en partant.

Glaucon: Hé! oui, absolument! voilà bien une chose que je n'ignore pas!

Socrate: Aussi bien dois-tu savoir encore qu'ils font en outre usage de figures visibles et que, sur ces figures, ils construisent des raisonnements, sans avoir dans l'esprit ces figures elles-mêmes, mais les figures parfaites dont celles-ci sont des images, raisonnant en vue du carré en lui-même, de sa diagonale en elle-même, mais non en vue de la diagonale qu'ils tracent; et de même pour les autres figures. [e] Celles qu'ils façonnent et peignent, objets qui produisent des ombres ou qui se réfléchissent à la surface de l'eau, à leur tour elles sont traitées par eux comme des copies quand ils cherchent à voir les figures absolues, objets dont la vision ne doit être possible pour personne [511a] autrement que par le moyen de la pensée.

Glaucon: C'est vrai ce que tu dis là.

Socrate: Ainsi donc, tandis que je disais intelligible cette façon de penser, d'un autre côté je disais que, pour y conduire sa recherche, l'âme est contrainte de recourir aux hypothèses, de ne point aller vers le principe, en tant qu'elle est impuissante à dépasser le niveau des hypothèses, et traitant en copies ces objets, qui sont à leur tour copiés par ce qui vient au-dessous d'eux, les objets dont je parle ayant par rapport auxdites imitations, obtenu dans notre sectionnement le renom de réalités évidentes⁶.

Glaucon: Je le comprends: tu veux parler de ce qui relève [b] de la géométrie et, aussi bien, des disciplines qui sont de la même famille que celle-ci.

Socrate: Eh bien! comprends-moi encore quand je parle de l'autre section de l'intelligible⁷, celle qu'atteint le raisonnement tout seul, par la vertu du

⁶ Ce que l'on trouve dans le segment «D-C» de notre illustration, les objets mathématiques. (N.d.É.)

⁷ Le segment «A-D». (N.d.É.)

dialogue⁸, sans employer les hypothèses comme si elles étaient des principes, mais comme ce qu'elles sont en effet, savoir des points d'appui pour s'élancer en avant; afin que, en allant dans la direction du principe universel jusqu'à ce qui est anhypothétique, le raisonnement, une fois ce principe atteint par lui, s'attachant à suivre tout ce qui suit de ce principe suprême, descende ainsi inversement vers une terminaison, sans recourir à rien absolument qui soit sensible, [c] mais aux natures essentielles toutes seules, en passant par elles pour aller vers elles, et c'est sur des natures essentielles qu'il vient terminer sa démarche.

Glaucon: Je comprends (à la vérité pas complètement, car c'est à mon avis d'un grand ouvrage que tu parles!), que ton intention certaine est de préciser qu'il y a plus de certitude dans cette sorte de réalité, d'intelligibilité, dont la contemplation par l'esprit est l'effet de la connaissance d'un art de dialoguer; plus que dans cette autre sorte, relevant de ce qui, sous le nom de sciences, prend ses principes dans les hypothèses, et où, chez celui qui contemple, la contemplation par l'esprit est bien l'œuvre d'une discursion⁹ forcément relative à des objets pris en eux-mêmes et sans recours aux sensations, [d] mais où l'examen, faite pour eux, qui partent au contraire des hypothèses, de remonter au principe, les laisse à ton avis incapables d'avoir l'intelligence de ces objets, bien que ceux-ci, accompagnés de leur principe, soient intelligibles. Ce nom de *discursion*, tu le donnes, je crois, à la manière de penser propre aux géomètres et à leurs pareils, au lieu de l'appeler *intellection*, dans l'idée que la discursion est quelque chose d'intermédiaire entre l'opinion et la pure intellection.

Socrate: Tu ne pouvais entrer plus complètement dans mes vues! Admets en outre qu'à mes quatre sections corresponde l'existence, dans l'âme, de quatre états: «intellection»¹⁰ pour la section supérieure; [e] «discursion» pour la seconde; à la troisième, attribue le nom de «créance», et à la dernière, celui de «simulation»¹¹. Ordonne-les ensuite suivant une proportion, en te disant que le degré de possibilité, pour les sections, de participer à la vérité est le même que, pour les états correspondants de l'âme, de participer à la certitude.

Glaucon: Je comprends, je partage tes idées et j'ordonne le rapport de la façon que tu dis.

⁸ L'art d'interroger et de répondre, voilà justement la méthode *dialectique* (*Cratyle*, 390c, et *Rép.*, 534d-fin), en opposition à la controverse sophistique (cf. *Rép.* 498a). (N.d.T.)

⁹ C'est la *dianoia*, la pensée discursive. Comparer les segments «A-D» et «D-C» de notre illustration. (N.d.É.)

¹⁰ C'est-à-dire la saisie immédiate des Idées. (N.d.É.)

¹¹ Illusion ou représentation. (N.d.É.)

Livre VII

I. *Le mythe de la Caverne. (514a - 517a)*

[a] *Socrate*: Après quoi, figure-toi, en comparaison avec une situation telle que celle-ci, la condition de notre propre naturel sous le rapport de la culture ou de l'inculture. Représente-toi donc des hommes qui vivent dans une sorte de demeure souterraine en forme de caverne, possédant, tout le long de la caverne, une entrée qui s'ouvre largement du côté du jour; à l'intérieur de cette demeure ils sont, depuis leur enfance, enchaînés par les jambes et par le cou, en sorte qu'ils restent à la même place, [b] ne voient que ce qui est en avant d'eux, incapables d'autre part, en raison de la chaîne qui tient leur tête, de tourner celle-ci circulairement. Quant à la lumière, elle leur vient d'un feu qui brûle en arrière d'eux, vers le haut et loin. Or, entre ce feu et les prisonniers, imagine la montée d'une route, en travers de laquelle il faut te représenter qu'on a élevé un petit mur qui la barre, pareil à la cloison que les montreurs de marionnettes placent devant les hommes qui manœuvrent celles-ci et au-dessus de laquelle ils présentent ces marionnettes aux regards du public.

Glaucon: Je vois!

Socrate: Alors, le long de ce petit mur, vois des hommes qui portent, [c] dépassant le mur, toutes sortes d'objets fabriqués, des statues, [515a] ou encore des animaux en pierre, en bois, façonnés en toute sorte de matière; de ceux qui le longent en les portant, il y en a, vraisemblablement, qui parlent, il y en a qui se taisent.

Glaucon: Tu fais là une étrange description et tes prisonniers sont étranges!

Socrate: C'est à nous qu'ils sont pareils! Peux-tu croire en effet que des hommes dans leur situation, d'abord, aient eu d'eux-mêmes et les uns des autres aucune vision, hormis celle des ombres que le feu fait se projeter sur la paroi de la caverne qui leur fait face?

Glaucon: Comment en effet l'auraient-ils eue, dit-il, si du moins ils ont été condamnés pour la vie à avoir la tête immobile?

Socrate: [b] Et, à l'égard des objets portés le long du mur, leur cas n'est-il pas identique?

Glaucon: Évidemment!

Socrate: Et maintenant, s'ils étaient à même de converser entre eux, ne croiras-tu pas qu'en nommant ce qu'ils voient ils penseraient nommer les réalités mêmes?

Glaucon: Forcément.

Socrate: Et si, en outre, il y avait dans la prison un écho provenant de la paroi qui leur fait face? Quand parlerait un de ceux qui passent le long du petit mur, croiras-tu que ces paroles, ils pourront les juger émanant d'ailleurs que de l'ombre qui passe le long de la paroi?

Glaucon: Par Zeus! ce n'est pas moi qui le croirai!

Socrate: Dès lors, [c] les hommes dont telle est la condition ne tiendraient, pour être le vrai, absolument rien d'autre que les ombres projetées par les objets fabriqués.

Glaucon: C'est tout à fait forcé!

Socrate: Envisage donc ce que serait le fait, pour eux, d'être délivrés de leurs chaînes, d'être guéris de leur déraison, au cas où en vertu de leur nature ces choses leur arriveraient de la façon que voici. Quand l'un de ces hommes aura été délivré et forcé soudainement à se lever, à tourner le cou, à marcher, à regarder du côté de la lumière; quand, en faisant tout cela, il souffrira; quand, en raison de ses éblouissements, il sera impuissant à regarder lesdits objets, [d] dont autrefois il voyait les ombres, quel serait, selon toi, son langage si on lui disait que, tandis qu'autrefois c'étaient des billevesées qu'il voyait, c'est maintenant, dans une bien plus grande proximité du réel et tourné vers de plus réelles réalités, qu'il aura dans le regard une plus grande rectitude? et, non moins naturellement, si, en lui désignant chacun des objets qui passent le long de la crête du mur, on le forçait de répondre aux questions qu'on lui poserait sur ce qu'est chacun d'eux? Ne penses-tu pas qu'il serait embarrassé? qu'il estimerait les choses qu'il voyait autrefois plus vraies que celles qu'on lui désigne maintenant?

Glaucon: Hé oui! beaucoup plus vraies!

Socrate: Mais, dis-moi, si on le forçait en outre à porter ses regards du côté de la lumière elle-même, [e] ne penses-tu pas qu'il souffrirait des yeux, que, tournant le dos, il fuirait vers ces autres choses qu'il est capable de regarder? qu'il leur attribuerait une réalité plus certaine qu'à celles qu'on lui désigne?

Glaucon: Exact!

Socrate: Or, repris-je, suppose qu'on le tire par force de là où il est, tout au long de la rocailleuse montée, de son escarpement, et qu'on ne le lâche pas avant de l'avoir tiré dehors, à la lumière du soleil, est-ce qu'à ton avis il ne s'affligerait pas, est-ce qu'il ne s'irriterait pas d'être tiré de la sorte? et est-ce que, une fois venu au jour, [516a] les yeux tout remplis de son éclat, il ne serait pas

incapable de voir même un seul de ces objets qu'à présent nous disons véritables?

Glaucon: Il en serait, incapable, au moins sur-le-champ!

Socrate: Il aurait donc, je crois, besoin d'accoutumance pour arriver à voir les choses d'en haut. Ce sont leurs ombres que d'abord il regarderait le plus aisément, et, après, sur la surface des eaux le simulacre des hommes aussi bien que des autres êtres; plus tard, ce serait ces êtres eux-mêmes. À partir de ces expériences, il pourrait, pendant la nuit, contempler les corps célestes et le ciel lui-même, fixer du regard la lumière des astres, celle de la lune, [b] plus aisément qu'il ne le ferait, de jour, pour le soleil comme pour la lumière de celui-ci.

Glaucon: Comment n'en serait-il pas ainsi?

Socrate: Finalement, ce serait, je pense, le soleil qu'il serait capable dès lors de regarder, non pas réfléchi sur la surface de l'eau, pas davantage l'apparence du soleil en une place où il n'est pas, mais le soleil lui-même dans le lieu qui est le sien; bref, de le contempler tel qu'il est.

Glaucon: Nécessairement!

Socrate: Après quoi, il ferait désormais à son sujet ce raisonnement que, lui qui produit les saisons et les années, lui qui a le gouvernement de toutes les choses qui existent dans le lieu visible, il est aussi la cause, [c] en quelque manière, de tout ce que, eux, ils voyaient là-bas.

Glaucon: Manifestement, c'est là qu'après cela il en viendrait.

Socrate: Mais quoi! Ne penses-tu pas que, au souvenir du lieu qu'il habitait d'abord, au souvenir de la sagesse de là-bas et de ses anciens compagnons de prison, il se louerait lui-même du bonheur de ce changement et qu'il aurait pitié d'eux?

Glaucon: Ah! je crois bien!

Socrate: Pour ce qui est des honneurs et des éloges que, je suppose, ils échangeaient jadis, de l'octroi de prérogatives à qui aurait la vue la plus fine pour saisir le passage des ombres contre la paroi, la meilleure mémoire de tout ce qui est habituel là-dedans quant aux antécédents, [d] aux conséquents et aux concomitants, le plus de capacité pour tirer de ces observations des conjectures sur ce qui doit arriver, es-tu d'avis que cela ferait envie à cet homme, et qu'il serait jaloux de quiconque aura là-bas conquis honneurs et crédits auprès de ses compagnons? ou bien, qu'il éprouverait ce que dit Homère et préférerait très fort « *vivre, valet de bœufs, en service chez un pauvre fermier* »; qu'il accepterait n'importe quelle épreuve plutôt que de juger comme on juge là-bas, plutôt que de vivre comme on vit là-bas?

Glaucon: [e] Comme toi, j'en suis bien persuadé: toute épreuve serait acceptée de lui plutôt que de vivre à la façon de là-bas!

Socrate: Voici maintenant quelque chose encore à quoi il te faut réfléchir: suppose un pareil homme redescendu dans la caverne, venant se rasseoir à son même siège, ne serait-ce pas d'obscurité qu'il aurait les yeux tout pleins, lui qui, sur-le-champ, arrive de la lumière?

Glaucon: Hé oui! ma foi, je crois bien!

Socrate: Quant à ces ombres de là-bas, s'il lui fallait recommencer à en connaître et à entrer, à leur sujet, en contestation avec les gens qui là-bas n'ont pas cessé d'être enchaînés, cela pendant que son regard est trouble [517a] et avant que sa vue y soit faite, si d'autre part on ne lui laissait, pour s'y accoutumer, qu'un temps tout à fait court, est-ce qu'il ne prêterait pas à rire? est-ce qu'on ne dirait pas de lui que, de son ascension vers les hauteurs, il arrive la vue ruinée, et que cela ne vaut pas la peine, de seulement tenter d'aller vers les hauteurs? et celui qui entreprendrait de les délier, de leur faire gravir la pente, ne crois-tu pas que, s'ils pouvaient de quelque manière le tenir en leurs mains et le mettre à mort, ils le mettraient à mort, en effet¹²?

Glaucon: C'est tout à fait incontestable!

II. Interprétation du mythe. (517a - 521b)

Socrate: Cette image, mon cher Glaucon, il faut l'appliquer tout entière à ce que nous avons dit auparavant, [b] en assimilant au séjour dans la prison la région qui se présente à nous par l'entremise de la vue, et, d'autre part, la lumière du feu à l'intérieur de la prison à l'action du soleil; puis, en admettant que la montée vers le haut et la contemplation de ce qu'il y a en haut représentent la route de l'âme pour monter vers le lieu intelligible, tu ne te tromperas pas sur ce qui est l'objet de mon espérance à moi, puisque tu as envie d'en être instruit. Dieu sait sans doute s'il y a chance qu'elle soit fondée! Voilà en tout cas comment se présente l'évidence de ce qui, à cet égard, est évident pour moi: dans la région du connaissable, tout au bout, la nature du Bien, qu'on a de la peine à voir, mais qui, une fois vue [c] apparaît au raisonnement comme étant en définitive la cause universelle de toute rectitude et de toute beauté; dans le visible, génératrice de la lumière et du souverain de la lumière, étant elle-même souveraine dans l'intelligible, dispensatrice de vérité et d'intelligence; à quoi j'ajoutais qu'il faut l'avoir vue si l'on veut agir sagement, soit dans la vie privée, soit dans la vie publique.

Glaucon: J'ai, moi aussi, la même opinion, sous la forme, bien entendu, dont je suis capable!

¹² Allusion de Socrate à sa propre condamnation. (N.d.É.)

Socrate: Eh bien! allons, repris-je, aie la même opinion sur la question encore que voici, et ne t'émerveille pas que ceux qui en sont venus à ce point ne consentent pas à prendre les intérêts des hommes pour objet de leur activité! C'est au contraire dans les hauteurs que leurs âmes sont impatientes de toujours séjourner: [d] ce qui est en effet assez plausible, si c'est vraiment ce que, de son côté, comporte l'image qui a été précédemment présentée.

Glaucon: Plausible, assurément.

Socrate: Mais quoi? y a-t-il, à ton avis, repris-je, de quoi s'émerveiller si, en quittant ces divines contemplations pour en venir à celles qui sont humaines, il fait triste figure et s'il est visiblement ridicule, lorsque, avec sa vue encore trouble et avant qu'il se soit suffisamment accoutumé à l'obscurité présente, il est contraint, dans les tribunaux ou quelque part ailleurs, de disputer à propos des ombres de la Justice, ou bien à propos des figurines dont ce sont les ombres, c'est-à-dire d'entrer en contestation sur le point de savoir [e] de quelle sorte peut bien être là-dessus la conception des gens qui jamais n'ont vu la Justice en elle-même?

Glaucon: Il n'y a même là, pas la moindre raison de s'émerveiller!

Socrate: Mais, pour peu qu'on fût intelligent, [518a] on se rappellerait qu'il y a deux espèces de trouble pour la vue, et provenant de deux espèces de cause, et de son passage de la lumière à l'obscurité, et de celui de l'obscurité à la lumière. Si l'on admet que cela a lieu identiquement dans le cas aussi de l'âme, alors, quand on verra une âme se troubler et être impuissante à considérer quelque chose, on ne se mettra pas à rire sans réflexion, mais on examinera si c'est le défaut d'accoutumance qui l'obscurcit parce qu'elle vient d'une existence plus lumineuse; ou bien si, allant d'une ignorance plus grande vers une plus grande luminosité, [b] elle a été remplie d'éblouissement, par l'excès même de la clarté. Dans ces conditions, l'une serait louée, certes, du bonheur de son état, de celui de son existence, tandis qu'on aurait pitié de l'autre; et, si l'on avait envie de rire d'elle, il y aurait au rire de ce rieur moins de ridicule qu'à celui dont serait l'objet une âme qui vient d'en haut, qui arrive de la lumière.

Glaucon: Ah! je crois bien! voilà exactement ce qu'il faut dire!

Socrate: Nous devons, si cela est vrai, nous faire dès lors à ce sujet l'opinion que voici: la culture n'est point ce que certains, qui font profession de la donner, disent qu'elle est. Ils prétendent, si je ne me trompe, que [c] dans une âme au-dedans de laquelle n'est pas le savoir, eux, ils l'y déposent, comme si en des yeux aveugles ils déposaient la vision.

Glaucon: C'est effectivement leur prétention!

Socrate: Or, ce que fait voir justement le présent langage, c'est qu'au-dedans de son âme chacun possède la puissance du savoir, ainsi que l'organe au moyen duquel chacun acquiert l'instruction; et que, pareil à un regard supposé

incapable, autrement qu'avec le corps tout entier, d'évoluer de ce qui est obscur vers ce qui est lumineux, de même c'est avec l'âme tout entière que doit s'opérer, à partir de ce qui devient, la conversion de cet organe, jusqu'au moment où il sera enfin capable, dirigé vers le réel, de soutenir la contemplation de ce qu'il y a dans le réel de plus lumineux. Or, c'est cela qu'est, déclarons-nous, le Bien. [d] N'est-ce pas en effet ce que nous déclarons?

Glaucon: Oui.

Socrate: Donc, il doit y avoir de cela même, de cette conversion, art du procédé propre à détourner par la suite l'organe avec le plus d'aisance et d'efficacité; art, non pas de réaliser la vue dans le regard, mais puisqu'il la possède, de lui procurer méthodiquement le résultat dont il s'agit, lorsqu'il n'est pas tourné comme il faut et qu'il ne regarde pas où il devrait.

Glaucon: C'est en effet vraisemblable.

Socrate: Et maintenant, tandis que ce qu'on appelle les talents de l'âme a chance d'être, en général, assez voisin des talents corporels (car, pour commencer, ils n'y résident pas effectivement, [e] mais plus tard ils s'y réalisent au moyen de l'habitude et de l'exercice), le talent de penser a vraisemblablement part à quelque chose qui est beaucoup plus divin que n'importe quoi, en tant qu'il est, d'un côté, ce qui jamais ne perd sa faculté, ce que, d'un autre côté, la conversion rend capable de nous servir et de nous être utile, ou, inversement, de ne servir à rien et d'être dommageables. [519a] Ou bien, est-ce que, jusqu'à présent, tu n'as pas réfléchi au cas de ces gens dont on dit que ce sont, il est vrai, des coquins, mais qu'ils savent s'y prendre? Leur pauvre petite âme a un regard perçant, un fin discernement à l'égard des choses vers lesquelles elle a été orientée; c'est qu'elle possède une vision qui n'est point mauvaise, mais qu'elle est forcée de la mettre au service de sa méchanceté; si bien que plus sera grande la finesse de son coup d'œil, plus elle fera de mal.

Glaucon: Hé oui! absolument.

Socrate: Supposons néanmoins qu'immédiatement dès l'enfance on ait taillé dans un semblable naturel, qu'on en ait élagué ces sortes de masses de plomb que constituent ses traits de parenté avec la génération¹³, [b] et qui, une fois qu'elles se sont greffées sur lui par l'action de la nourriture, avec les plaisirs, les raffinements inhérents à ce genre de choses, retournent du côté du bas la vision de l'âme; supposons qu'il en ait été débarrassé et que la révolution l'ait dirigé du côté des vraies réalités, ces réalités sublimes, le même naturel en aurait, chez les mêmes hommes, la vision la plus fine, aussi bien que de ces choses vers lesquelles il est à présent tourné.

Glaucon: C'est au moins vraisemblable.

¹³ Le monde corruptible, sensible, en devenir, opposé au monde intelligible. (N.d.É.)

Socrate: Mais quoi? ceci aussi n'est-il pas vraisemblable et nécessaire en conséquence de ce qui s'est dit auparavant? que ni les gens sans culture et qui n'ont point d'expérience de la vérité ne seront jamais aptes à gouverner un État, [c] ni ceux à qui on a permis de consacrer à la culture leur existence entière? les uns parce que leur vie ne possède pas un unique but, qu'ils aient l'obligation d'avoir en vue dans toutes les actions possibles de leur activité tant privée que publique, les autres parce que, de leur plein gré, ils ne seront pas hommes d'action, persuadés que, vivant encore, ils ont déjà transporté leur résidence dans les Îles des Bienheureux?

Glaucon: Tout cela est vrai.

Socrate: Aussi est-ce notre affaire, à nous fondateurs d'un État, de contraindre les naturels les meilleurs à s'engager dans la direction de cet objet d'étude qu'auparavant nous avons dit être le plus important, de les contraindre à voir le Bien, [d] à monter la montée dont il était question; et quand, l'ayant montée, ils l'auront vu comme il sied de le voir, notre affaire est de ne pas leur concéder ce qu'on leur concède à présent...

Glaucon: Et qu'est-ce?

Socrate: ...le droit de demeurer à cette place, de se refuser à redescendre auprès des prisonniers qui sont là-bas et à prendre leur part des labeurs et des distinctions en crédit chez ces gens-là, quelle que soit la valeur de ces distinctions, plus misérable ou plus digne d'estime.

Glaucon: Dans ces conditions, nous serons injustes envers eux et nous les ferons vivre d'une façon pire, alors qu'il leur est possible de vivre d'une façon meilleure!

Socrate: Tu as, mon cher, oublié [e] cette fois-ci qu'il n'importe pas à la loi de chercher à faire le bonheur d'une seule classe privilégiée de l'État, mais qu'elle travaille à ce qu'il se réalise dans l'État tout entier; cela en établissant l'harmonie entre les citoyens tant par la persuasion que par la contrainte; en faisant qu'ils se rendent les uns aux autres ces services par lesquels chaque classe de citoyens est capable de servir la communauté; [520a] en formant elle-même de tels hommes dans l'État, n'ayant pas pour fin de permettre à chacun de se tourner du côté qu'il lui plaît, mais se donnant à elle-même pour fin de les employer, eux, à assurer la cohésion de l'État.

Glaucon: C'est exact; je l'avais en effet oublié.

Socrate: Là-dessus, réfléchis donc, Glaucon, que nous ne serons nullement injustes envers les hommes qui chez nous seront devenus philosophes, mais que ce sera le langage de la justice que nous leur tiendrons en leur enjoignant de prendre en outre soin des autres citoyens, en qualité de gardiens. Voici en effet quel langage nous leur tiendrons: [b] «Dans les autres États, les hommes qui sont devenus philosophes sont justifiés à ne point prendre leur part des labeurs

inhérents au gouvernement de ces États; car c'est spontanément qu'ils y ont poussé, en dépit du régime politique de chacun de ces États. Or, il y a justice que ce qui pousse de soi-même et ne doit la subsistance à personne n'a point de goût non plus pour payer à qui que ce soit la rémunération de cette subsistance. Mais vous, c'est par nous que vous avez été engendrés, pour être, à l'égard de vous-mêmes comme à l'égard du reste des citoyens, des conducteurs et des rois, ainsi que dans un essaim; dotés d'une culture meilleure et plus parfaite que celle des philosophes dont il était tout à l'heure question, [c] et plus capables que ceux-ci de participer à l'une et l'autre chose. Ainsi, il faut que, chacun à votre tour, vous descendiez à l'endroit où habitent en commun les autres, et que vous partagiez avec eux l'habitude de contempler les images obscures; car, une fois que vous aurez partagé avec eux cette habitude, vous verrez mille fois mieux qu'eux ce qu'on voit là-bas; en présence de chaque simulacre vous reconnaîtrez ce que c'est et de quoi c'est le simulacre, pour avoir vu le vrai dans l'ordre du beau comme du juste et du bon! Et, de la sorte, ce sera une réalité d'État qui sera gouvernée pour nous comme pour vous, mais non pas un rêve d'État, comme à présent c'est le cas de la plupart, dont les gouvernants se disputent sur des ombres les uns contre les autres, et forment des factions [d] pour la conquête du pouvoir comme s'il s'agissait d'un grand bien! Mais voici, je pense, ce qui en est véritablement: un État où ce seront ceux qui ont le moins de goût pour exercer le pouvoir qui seront appelés à exercer ce pouvoir, sera forcément celui qui aura le gouvernement le plus parfait et plus exempt de toute dissension, et ce sera le contraire pour celui où le pouvoir sera entre les mains d'hommes qui sont le contraire des précédents.»

Glaucon: Hé! oui, absolument!

Socrate: Dis-moi, se refuseront-ils, le crois-tu, à nous obéir, nos nourrissons, en entendant ce langage? ne consentiront-ils pas à partager les labeurs politiques, chacun à son tour, passant d'autre part la plus grande partie de leur temps les uns avec les autres dans leur pure demeure?

Glaucon: Impossible qu'il n'en soit pas ainsi, [e] car ce sont des choses justes que nous prescrirons à des justes. Ce qu'il y a, par-dessus tout, de certain, c'est que chacun d'eux ira au pouvoir avec l'idée qu'il cède à une nécessité, à l'inverse de ceux qui, à présent, ont le pouvoir dans chaque État.

Socrate: C'est comme ceci qu'il en est en effet, mon camarade. Suppose, d'un côté, que tu doives découvrir, pour qui est appelé à exercer le pouvoir, une meilleure existence que d'être au pouvoir, [521a] la possibilité qu'il y ait un État bien gouverné s'offrir à toi; car c'est seulement dans un tel État que le pouvoir sera aux mains de ceux qui sont les vrais riches, non pas riches d'or, mais de la richesse sans laquelle il n'y a pas de bonheur: une vie bonne et sage. Suppose au contraire que doivent venir aux affaires publiques des hommes qui, dans leur dénuement, ont faim de biens qui ne soient qu'à eux, convaincus que le pouvoir est l'endroit voulu pour en arracher le bien comme un butin, cette possibilité

disparaît; car alors le pouvoir est devenu l'enjeu d'une lutte, et, comme une semblable guerre est congénitale et intestinale, elle fait leur perte et celle du reste des citoyens.

Glaucon: Rien de plus vrai.

Socrate: [b] Mais peux-tu dire qu'il y ait une autre vie où existe le mépris des pouvoirs politiques, en dehors de celle de la philosophie authentique?

Glaucon: Non, par Zeus! s'écria-t-il.

Socrate: Il est très sûr, bien plutôt, que ce n'est pas en amants du pouvoir que les philosophes doivent venir à lui; sinon, c'est la bataille entre amants rivaux!

Glaucon: Comment n'en serait-il pas ainsi?

Socrate: Quels autres hommes obligeras-tu donc à venir s'occuper de la garde de l'État, sinon ceux qui, ayant la plus parfaite intelligence des moyens par lesquels un État est le plus parfaitement gouverné, sont en possession de dignités différentes et d'un genre de vie qui vaut mieux que la vie politique?

Glaucon: Il n'en existe absolument pas d'autres!

(...)



Les Échos du Maquis, v. 1,0, 2011.